

Xavier Person

Une limonade pour Kafka

Collection **Philox**



Éditions de l'Attente

Aucun de ces textes critiques, plus ou moins critiques, n'avait vraiment lieu d'être. Seule l'attente bienveillante, à chaque fois, d'un commanditaire, en a permis l'existence. Merci à Marie Herbreteau et Yannick Liron, Jean-Marc Baillieu, Lionel et David Ruffel, Emmanuel Ponsart, Sébastien Smirou et Francis Cohen, Suzanne Doppelt. Aucun de ces textes n'échappe à une certaine inquiétude qui en serait le fondement. Comme une angoisse rôde. La relecture m'en a révélé l'insistance, au point que je me suis demandé si cette angoisse n'était pas pour moi, au fond, le vrai sujet de ces brefs essais critiques. Sur quoi écrit-on vraiment en écrivant sur le texte d'un autre ? Sur le fait de n'avoir pas écrit soi-même ce qu'on rêvait d'écrire ? Sur le fait qu'on ne sait pas quoi dire de ce qu'on vient de lire ? Sur ce que cela

veut dire que de ne vouloir rien dire ? Sur des traces de pas laissées dans la neige ou sur le sable ? Sur la peur des loups ou le désir de ton ventre ? Sur ce qui vient comme ça, qu'on ne savait pas avoir lu, sur ce qu'on lit de ce qu'on ne sait pas lire ?

Ces textes m'ont été inspirés par d'autres textes le plus souvent, inspirés ? Souffle coupé ? Mots soufflés ? Battements du cœur. Le mutisme, me disais-je à la relecture de ces textes, je me le disais hier soir en m'endormant, en est peut-être le vrai sujet. C'est le seul sujet peut-être, c'est indécent et en même temps quelque chose se dénoue. La mort que j'avais coincée dans la gorge, ne l'aurais-je crachée ?

J'ai rassemblé ces textes à l'occasion d'un déménagement, les livres étaient dans les cartons, je n'habitais plus chez moi le temps que je retranscrivais ces textes, j'étais si fatigué d'avoir à reprendre cela, et honteux, confus, me relisant, de constater que je n'avais jamais su, jamais compris ce sur quoi j'écrivais, ce dont il s'agissait en fait, j'avais été si inconscient pendant toutes ces années, j'avais passé une vie à ne rien savoir, c'était ridicule. Tout est clair maintenant ? Tout cela, encore une fois,

ne s'est jamais écrit que dans l'amitié, l'attente amicale. Ce ne sont jamais que des gestes, leur maladresse est leur chance.

J'ai souvent fait ce rêve d'un geste que je n'arrivais à accomplir qu'au prix d'un effort harassant, démesuré, comme de m'habiller parfois et mes membres sont lourds, tout mon corps est lourd, mes vêtements pèsent des tonnes, vais-je arriver malgré l'urgence à m'en revêtir, je connais ce geste et je n'y parviens qu'au prix de tant de difficultés, je dois dans ce rêve chercher à me déprendre d'une paralysie qui gagne, d'une inertie qui menace tout, jusqu'à ma vie, qui m'enfoncé, qui m'engonce, je ne comprends pas pourquoi, je n'ai jamais très bien compris pourquoi cela me fut si difficile d'écrire alors que c'était si simple, je n'avais jamais très bien compris pourquoi j'étais si nu au moment d'écrire : qu'est-ce ce qui me retenait de m'habiller dans ce rêve ?

J'écris ceci dans mon nouvel appartement où je ne sais pas encore comment vivre. Il fait nuit. Une fenêtre dans la cour s'est éclairée. Je me tiens dans l'obscurité et j'écris ceci en regardant ce que je vais voir apparaître

à cette fenêtre, à cette seule fenêtre allumée dans la nuit encore, j'écris ceci en attendant. Je pense au rêve que j'ai fait cette nuit, mais je ne m'en souviens pas, je me rappelle juste le moment où je me suis réveillé en tremblant et en sueur, je me disais que je connaissais bien ce rêve, il était clair et mon angoisse aussi.

Paris, le 6 janvier 2014

Je sors faire quelques courses ou je préférerais ne pas écrire sur la poésie d'Emmanuel Hocquard

Je lis *Un test de solitude*¹ d'Emmanuel Hocquard sans rien pouvoir écrire. Je me contenterais de ne pas écrire. J'efface trois phrases dans ce que je viens d'écrire. Je vois bien qu'il ne s'agit que de voir. Je regarderais un visage. J'efface ce que je pourrais écrire d'un visage que je peux voir. J'écris ce qu'il reste quand j'ai tout effacé de ce que je pourrais écrire d'un visage. Je me contente de voir. Je vois bien que de cela je ne peux rien écrire. Je n'écris pas. Je regarde un visage, son sourire. Je pourrais recopier les phrases d'*Un test de solitude* une à une. Je me dis que proposer l'existence d'une phrase n'est pas écrire. Je ne saurais pas dire exactement, je crois que

1. *Un test de solitude* a paru en 1998 aux éditions P.O.L.

tout cela a à voir avec le respect, comme en amour la considération de l'existence de l'autre indépendamment de tout transport amoureux, de tout emportement. Je pense à une histoire d'amour immobile. Je me dis que le lien entre deux phrases, que le passage d'une phrase à l'autre, sans passer par le blanc, par le silence, est le signe de la passion fusionnelle, ce que je ne veux plus en amour, ce qui ne mène à rien, qu'à la confusion. Il me semble que la poésie d'Emmanuel Hocquard pose un certain calme, une certaine circonspection. À la lecture de sa poésie, je vois bien à quel point la moindre métaphore est une violence. Je me demande en le lisant si j'ai jamais réellement regardé la pluie tomber, je veux dire la pluie en ce qu'elle est, dans sa clarté à elle. C'est la même chose pour l'amour sans doute. La métaphore sort l'autre de lui-même. Elle est une ivresse passagère. Une extase trompeuse. Les phrases d'*Un test de solitude* aujourd'hui me calment. Elles me ramènent à ce qu'il y a de clair dans ma solitude parfois. Je vois dans un poème un parking vide, sans une seule automobile, je me dis que je suis loin de le voir vraiment, que voir réellement ce parking, en ce qu'il est, indépendamment de l'image que je peux m'en faire, de ce que je pourrais ramener à moi, que le voir dans sa clarté à lui, dans sa

nudité, demande une disponibilité, une immobilité, un calme que je ne connais pas encore. J'essaie de ne pas bouger en lisant la poésie d'Emmanuel Hocquard. Approchant peu à peu de l'idée qu'il n'y a littéralement rien à écrire du fait que le parking de l'école d'Architecture soit vide, j'entr'aperçois ce que je pourrais gagner pour ma vie à m'en tenir au clair sentiment de ma solitude. Le soleil s'est mis à briller. Je sors faire quelques courses. Il n'y a rien de bouleversant dans la poésie d'Emmanuel d'Hocquard, car le bouleversement est du côté de la violence, du transport, de l'enlèvement. Je n'ai pas besoin d'aller à Reykjavik pour voir le parking vide de l'école d'Architecture. Je ne change pas une chose contre une autre ou un visage contre un autre. Si j'écris qu'il a cessé de pleuvoir, je n'écris pas. Je n'ai pas envie d'écrire autre chose. Je laisse les autres parler. Je les laisse écrire. Je leur laisse la littérature. Ils passent d'une phrase à une autre. Ils voyagent, disent un mot pour un autre. Ils font le grand saut de la métaphore. Ils glissent, se glissent dans le mouvement du passage entre les mots. Emmanuel Hocquard reste en face de Viviane et il écrit que Viviane est Viviane. Il n'écrit pas. Je vois la lumière sur le visage de Viviane et dans la phrase où je peux voir cette lumière je ressens quelque chose

comme de la joie à ne rien chercher à voir que son sourire. Je n'ose pas imaginer ce que je pourrais vraiment voir d'un sourire. Je ne sortirais pas de ma solitude. J'en arriverais à ne plus même pouvoir construire une phrase. Je pense à l'émerveillement de l'idiot dans l'éclaircie après la pluie et cette phrase que j'écris ne prend pas le risque de cela, de l'idiotie. Je me contente d'écrire. Je m'imagine que je n'écrirais pas sur la poésie d'Emmanuel Hocquard. Je ne veux plus rien écrire. Je préférerais ne rien écrire sur les poèmes d'*Un test de solitude*, ce sont des rectangles clairs, ils n'attrapent rien que des phrases comme « il a cessé de pleuvoir », ils ne sont pas des poèmes, ils posent ce que je pourrais voir si je ne cherchais pas à écrire, ils sont des voyages arrêtés, ils me reposent d'avoir à écrire, d'avoir à lire. Je ne vois que ce que je vois à travers le rectangle clair du poème. Je n'écris pas, je pose des phrases qui ne sont pas exactement des phrases, mais les fragments disjoints d'un rectangle où la clarté s'augmente de ce que je ne peux pas écrire. Je m'allonge sur mon lit et je ne vais rien penser pendant au moins un quart d'heure, alors que le ciel dans l'encadrement de la fenêtre est d'un bleu lumineux qui succède à la pluie. Je ne vois pas ce que je pourrais écrire sur la poésie d'Emmanuel

Hocquard. La phrase « Viviane est Viviane » est sans auteur, n'est pas une phrase, n'est que Viviane. Je vois que Viviane est Viviane ainsi que, par exemple, l'énoncé suivant : « Un rhinocéros traverse la pièce. » Je regarde une phrase d'un poème, elle n'est pas une phrase, ne s'enchaînant à aucune autre et en cela se suffit à elle-même, me libère de toute obligation vis-à-vis d'elle, littéralement me désenchaîne, me laisse seul, dans une claire solitude, où je n'ai pas à chercher un sens à ma vie, dans une vie libérée, rendue à elle-même, au pur éclat de ce qu'elle est, dans son évidente et claire insignifiance. Je vais sortir faire quelques courses. Je lis la poésie d'Emmanuel Hocquard un peu comme je rêve d'être au monde, simplement là, sans histoire, hors espace et hors temps, je veux dire hors de ce qu'on m'impose en guise d'espace et de temps, libéré des histoires qui ne sont pas les miennes, hors histoire. J'aime lire la poésie d'Emmanuel Hocquard sur une île. Je ne sais rien écrire de sa poésie. « Quand il neigera j'ai passé l'hiver dans un manoir. » Je vais sortir acheter du pain à la boulangerie. Je ne sais pas lire un poème veut dire que je vais marcher dans la rue jusqu'à la boulangerie ou que la boulangère est jolie. Je regarde le visage de la boulangère. Je suis sorti faire des courses un peu après

qu'il pleut. Ou alors « oui » est le mot qui manque à la pluie, ce qui fait que cette nuit, c'est clair, je me souviens dans un rêve que j'ai promis à quelqu'un d'écrire sur la poésie d'Emmanuel Hocquard, alors que dehors il pleut et que la pluie dans mon rêve éclairerait ce que je rêve d'écrire sur la poésie d'Emmanuel Hocquard. Je pose sur mon bureau *Un test de solitude*, ce serait une façon de dire : « je vous aime », au moment où j'écrirais ceci, me demandant ce que je vais bien pouvoir écrire, en revenant peu à peu à la pensée du parking vide de l'école d'Architecture.